

Études littéraires africaines



KAOZE (Stefano), *Oeuvre complète*. Édition établie sous la direction de Maurice Amuri Mpala-Lutebele et Jean-Claude Kangomba. [Préface de Marc Quaghebeur ; Postface de Mgr Jean Chrisostome Amade Aloma]. Bruxelles : Archives et Musée de la Littérature ; éditions M.E.O., coll. Papier blanc, encre noire, 2018, 502 p. – ISBN 978-2-87168-086-4

Fabrice Schurmans

Numéro 47, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1064780ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1064780ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schurmans, F. (2019). Compte rendu de [KAOZE (Stefano), *Oeuvre complète*. Édition établie sous la direction de Maurice Amuri Mpala-Lutebele et Jean-Claude Kangomba. [Préface de Marc Quaghebeur ; Postface de Mgr Jean Chrisostome Amade Aloma]. Bruxelles : Archives et Musée de la Littérature ; éditions M.E.O., coll. Papier blanc, encre noire, 2018, 502 p. – ISBN 978-2-87168-086-4]. *Études littéraires africaines*, (47), 218–222. <https://doi.org/10.7202/1064780ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

sociale par une violence cyclique, et de faire une satire de la permanence de la violence. Pour finir, il s'appuie sur des variations formelles, telles que la métaphore hyperbolique, le carnavalesque tragique ou encore les emprunts à l'emphase du griot dans l'oralité, qui démultiplient la violence pour mieux la caricaturer.

On retiendra l'image de la « nasse » (p. 58), convoquée pour montrer combien l'univers de violence place le héros traqué sous le régime de l'arbitraire, à l'instar du panier qui symbolise la justice et devient un filet, un outil de traque. À l'image d'une nasse romanesque, l'auteur montre comment les récits tendent à la fois à être un lieu de renversement et de refuge. D'une part, ils permettent de renverser le système de la violence, en révélant par exemple que les places de bourreaux et de victimes sont interchangeables lorsque les scènes de résistance du peuple le rendent maître de la violence, ou bien en faisant de la violence une obsession des personnages du commandement, qui conduit à annuler leur capacité de discernement de sorte qu'elle les fragilise. D'autre part, les récits imaginent des sortes d'abris au moyen de ce que W. Kangulumba Munzenza définit comme des « personnages-refuges » (p. 113) – l'enfant, le fou et l'écrivain –, restituant au héros pris dans la nasse de la traque son rôle de conscience critique. Derniers « signaux de l'esprit critique » (p. 113) par leur capacité d'observation et de réflexion, leur présence au cœur du système de la violence est porteuse de sens.

■ Alice DESQUILBET

KAOZE (STEFANO), *ŒUVRE COMPLÈTE*. ÉDITION ÉTABLIE SOUS LA DIRECTION DE MAURICE AMURI MPALA-LUTEBELE ET JEAN-CLAUDE KANGOMBA. [PRÉFACE DE MARC QUAGHEBEUR ; POSTFACE DE MGR JEAN CHRISOSTOME AMADE ALOMA]. BRUXELLES : ARCHIVES ET MUSÉE DE LA LITTÉRATURE ; ÉDITIONS M.E.O., COLL. PAPIER BLANC, ENCRE NOIRE, 2018, 502 P. – ISBN 978-2-87168-086-4.

Stefano Kaoze (1886-1951), ordonné prêtre en 1917, était surtout connu pour un texte, *La Psychologie des Bantu*, publié en deux parties dans la *Revue Congolaise* en 1910 et 1911. Le reste de sa production était conservée sous forme de manuscrits à la bibliothèque du diocèse de Kalemie-Kirungu. Un projet scientifique mené par les Archives et Musée de la Littérature et l'Université de Lubumbashi permet désormais de saisir l'importance et le caractère pionnier du travail accompli par le premier ecclésiastique congolais de la seconde phase d'évangélisation (i.e. à partir de 1880, la première s'étendant de 1482 à 1835). Rappelons le contexte : avec Kaoze,

nous sommes dans l'Est de l'actuelle RDC, sur les rives occidentales du Tanganyika, dans la partie Nord du Katanga, alors meurtrie par les traitants esclavagistes et par les conflits contre ces derniers ; le premier poste militaire y a été établi en 1883, à Mpala où les premiers Pères Blancs se sont installés deux ans après ; Kaoze est donc issu de la toute première génération christianisée de la région.

La Psychologie des Bantu s'ouvre sur l'introduction du Jésuite A. Vermeersch expliquant la genèse de l'étude de Kaoze. Il s'agissait de comprendre la manière de penser des indigènes de la colonie à partir du travail de l'un d'entre eux, « prié d'écrire, sans des secours livresques, sur la physionomie intellectuelle et morale de ses concitoyens » (p. 50). Nous avons affaire à une œuvre de commande, destinée à être publiée dans une revue coloniale belge, et donc à être lue dans un contexte plutôt favorable à la colonisation. On ne s'étonnera pas de trouver ici des marques de déférence à l'égard de l'épistémologie importée : « Aussi c'est dans l'invention des termes de la philosophie et des principes que le Noir tremblera devant l'intelligence du Blanc qui a inventé tout cela. Ah ! il est grand ce Blanc ! Il est actif et incroyablement » (p. 59). La question qui se pose pour l'indigène n'est pas celle de l'intelligence, écrit Kaoze, mais de l'incompréhension face à ce savoir-là, face aux intentions du colonisateur. « Souvent nous ne savons pas même ce que le Blanc veut de nous et comment raisonner avec lui et nous tremblons devant lui. [...] Nous ne savons pas comment être vis-à-vis des choses européennes, comment les prendre, comment les placer [...] » (p. 61 et p. 62).

L'essai de Kaoze s'apparente à une première approche anthropologique des cultures locales d'un point de vue congolais. Dans une série de paragraphes thématiques (Imagination, Défauts, Intelligence, le Raisonnement, etc.), Kaoze décrit une représentation du monde, en théorie celle du groupe auquel il appartient (*Beni-Marungu*), mais qu'il pense possible de généraliser à un ensemble plus vaste (*Wabantu*) dès l'ouverture (p. 53). Son approche, mélange de descriptions anthropologiques et linguistiques, et d'objectivation des phénomènes, renvoie au processus d'inculturation déjà en cours au début du XX^e siècle. Placé entre deux mondes, il tente de répondre aux interrogations des siens sur leur propre culture et représentation du monde : « Moi ici, un peu éclairé par les études, et sachant, ou pour mieux dire, ayant le sang de mes ancêtres sur ces choses, j'ai pu répondre un peu plus clairement » (p. 78). La distance de la science est aussi en l'occurrence une distance critique par rapport à certaines pratiques. Ainsi en va-t-il de l'hospitalité offerte

à l'étranger de passage, obligation dont les habitants de tout village doivent s'acquitter. Il déplore que les Blancs aient modifié ce rapport à l'Autre de passage, l'indifférence tendant à devenir la norme. « Ce n'est pas moi qui dis, ce sont les noirs, mes compatriotes, que j'ai entendu dire et ils sont fâchés » (p. 84).

Pour Kaoze, la langue révèle certaines caractéristiques de la culture étudiée. De là, le travail d'exégèse sur les expressions qu'il traduit en français. Les structures linguistiques reflètent bien quelque chose des structures culturelles. Cette attention à la langue devait l'amener à rédiger une grammaire, celle du « *kitabwa*, une langue *bantu* » (1940). En ce domaine, Kaoze peut également être tenu pour un précurseur. « Par son analyse du fonctionnement de la langue comme un système, cette étude va au-delà de la présentation de la grammaire du *kitabwa* pour cerner et exploiter la stylistique de la langue en vue de percevoir des visions cosmiques singulières de ce peuple » (M. Amuri, p. 31). C'est exactement le propos de Kaoze dans « Organisation sociale chez les Batawaba » (1941), un essai anthropologique reposant sur l'analyse des structures sociales, ainsi que sur l'analyse de la langue comme reflet de celles-ci. La description de la structure grammaticale permet de saisir en partie le contexte culturel dont il est question dans ces pages. Le travail de Kaoze sur l'origine et la signification de certaines notions le porte à établir des ponts entre les cultures. Ainsi en va-t-il du *mukowa* qu'il décrypte à partir d'un *locus* déterminé pour en appliquer les termes à d'autres groupes, hors Afrique : « Le *mukowa* veut donc dire une parenté dans le sens large de ce mot. Dans ce sens les Israélites, en tant que descendants d'une même souche généalogique, Jacob, formaient un vrai *mukowa*, ici chez les Batwaba. Les "Bourbons" seraient aussi un *mukowa* ; de même que les "Dupont", les "Capétiens". De cette définition, il s'ensuit qu'il y a des *mikowa* chez les Européens » (p. 237).

L'étude des structures linguistiques et sociales l'a également amené à se pencher sur les pratiques religieuses des *Batabwa* et, plus généralement, des *Bantu* dans « La religion naturelle chez les Bantous » (1942). Si la nouvelle religion constitue la révélation ultime pour l'auteur, elle n'invalide pas pour autant le système préexistant. « En effet, cette religion éclairera et perfectionnera ce qui était vrai, mais imparfait, ou à l'état d'embryon dans les religions non révélées » (p. 317). Celles-ci, ajoute-t-il, disparaîtront inévitablement au profit du christianisme, mais tenir les peuples bantous pour « stupides » parce qu'ils possèdent un autre système de croyances est chose « insensée » (p. 346).

Le chapitre suivant, « Histoire et réflexions », tente d'établir les généalogies claniques d'une part, et revient sur l'histoire récente de la région, d'autre part. Le contexte colonial à partir duquel pense et écrit Kaoze devait inmanquablement influencer, en partie, sa vision du Congo belge. Il n'est dès lors pas surprenant de trouver ici une hagiographie du capitaine français Ludovic Joubert (1842-1927), transformé en « mythe Capitaine Joubert » (p. 404), parce qu'il a combattu le trafic d'esclaves et défait les Arabes (« Ainsi se termina le règne satanique de Rumaliza et de Tabora en ces pays », p. 410). Ces pages révèlent aussi la coexistence complexe, conflictuelle, de deux représentations du monde, l'opposition entre normes ainsi qu'entre savoirs. De ce point de vue, la réflexion de Kaoze sur ce que le savoir colonial désignera de manière abusive comme « sorcellerie » annonce les travaux d'un autre religieux africaniste, Éric de Rosny : « [...] il ne faut pas rendre le sens du *bulози* par le mot sorcellerie, lequel est un terme trop générique, mais bien par le mot sortilège – mauvais sort – qui est un mot spécifique. Le mot *bulози* a toujours un sens péjoratif, tandis que le mot sorcellerie peut avoir le sens péjoratif comme il peut avoir un bon sens » (p. 411).

Face aux conséquences sociales de l'opposition entre normes et savoirs, Kaoze en viendra même à critiquer la façon dont l'administration coloniale désigne les chefs locaux : « Par ailleurs, le choix du chef indigène devrait être plus judicieux. Il ne devrait pas être le monopole d'un seul Administrateur, si capable soit-il. Mais tout le pays devrait y participer, au moins l'Administrateur devrait consulter les hommes sérieux du pays dont il s'agit » (p. 430). On le voit, le prêtre avait conscience des tensions et clivages sociaux inhérents à l'organisation stratifiée de la colonie. Des écrits plus intimes (« Quelques lettres de Stefano Kaoze ») rendent d'ailleurs compte de la perspective critique qui pouvait être la sienne. Ainsi dans une lettre datée du 23 août 1945 évoque-t-il les problèmes rencontrés par certains jeunes Congolais dans l'accès au monde du travail : « [L]a jeunesse n'écoute plus personne et ne fait que s'énerver de plus en plus. Elle est toujours mécontente, prête à fomenter ou à faire partie dans une révolte, non satisfaite qu'elle est » (p. 477).

M. Quaghebeur soutient dans son introduction que l'on peut tenir l'œuvre de Kaoze pour le *terminus a quo* de l'histoire littéraire francophone en Afrique Centrale (p. 15). Désormais, il n'est plus permis de douter qu'avec Kaoze, la recherche tient un point de départ, mais plutôt de la production scientifique écrite en français à partir du Congo. C'est ce que défendent d'ailleurs d'autres chercheurs. Ainsi, quand S. Riva évoque les premiers textes congolais

écrits en français dans sa *Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa* (2006), elle renvoie à Kaoze (« La psychologie des Bantu ») et P. Lomami Tchibamba (*Ngando*, 1948) comme points de départ. Ces deux auteurs ont, en effet, proposé plus tôt qu'on ne le pensait « une nouvelle anthropologie africaine », le premier sur le mode de l'essai et le second sur le mode romanesque (dans *Histoire de la littérature négro-africaine*, 2004 ; L. Kesteloot renvoie également au seul *Ngando* au moment d'évoquer les premiers écrits littéraires en Afrique noire). Quoi qu'il en soit, ce volume essentiel témoigne bien de l'émergence et de l'affirmation progressive d'un chercheur congolais travaillant dans la langue importée. Avec Kaoze, ainsi que le soutient Maurice Amuri, le Congo « vivait le premier pas de son histoire scientifique, culturelle, écrite en français : sa légitimation » (p. 21). En publiant les œuvres complètes de Stefano Kaoze, les A.M.L. confirment le rôle de premier plan joué par cette institution dans la (re)découverte de la production littéraire et scientifique congolaise (mais également burundaise et rwandaise) par le biais d'éditions de qualité.

■ Fabrice SCHURMANS

KRISHNAN (MADHU), *WRITING SPATIALITY IN WEST AFRICA : COLONIAL LEGACIES IN THE ANGLOPHONE/FRANCOPHONE NOVEL*. WOODBRIDGE (GB) : JAMES CURREY, 2018, 215 P. – ISBN 978-1-84701-190-9.

Dans cet ouvrage, Madhu Krisnan, qui enseigne les écritures postcoloniales des XX^e et XXI^e siècles à l'Université de Bristol, fait une brillante démonstration du potentiel géocritique des approches littéraires postcoloniales. Une des thèses centrales du livre est de montrer que les textes littéraires témoignent d'expériences spatiales différenciées et sont irréductibles à une conception abstraite de l'espace, héritée du projet colonial. Prenant ses distances avec un premier Said (celui de *L'Orientalisme*), M. Krisnan rappelle que, si le projet colonial a bien correspondu à une conception surplombante jouant sur l'attribution d'espaces assignés aux peuples colonisés, les littératures postcoloniales rendent compte de la façon dont ces espaces sont expérimentés et réanimés par ceux qui les pratiquent.

En se limitant à l'Afrique de l'Ouest, et en particulier à cinq espaces nationaux (le Nigéria, le Ghana, le Sénégal, la Côte d'Ivoire et le Cameroun), M. Krisnan *situe* intentionnellement son propos en référence à des terrains particuliers, dont il importe de connaître les complexités en termes d'agencements spatiaux. Pour cela, l'auteure